JOHN E. JACKSON, *Baudelaire et la sacralité de la poésie*

Mario Richter

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/16559>

DOI : 10.4000/studifrancesi.16559

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2019

Pagination : 178-179

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Mario Richter, « JOHN E. JACKSON, *Baudelaire et la sacralité de la poésie* », *Studi Francesi* [En ligne], 187 (LXIII | I) | 2019, mis en ligne le 01 juillet 2019, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/16559> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.16559>

Ce document a été généré automatiquement le 25 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

JOHN E. JACKSON, *Baudelaire et la sacralité de la poésie*

Mario Richter

RÉFÉRENCE

JOHN E. JACKSON, *Baudelaire et la sacralité de la poésie*, Genève, Droz, 2018, 136 pp.

- 1 On sait combien Baudelaire, en ce qui concerne sa religion, voire son prétendu catholicisme, a depuis longtemps suscité l'intérêt de ses lecteurs, pour commencer de ses contemporains: son ami Flaubert entre autres et ensuite, avec des points de vue parfois assez discordants, Nietzsche, Gide, Breton, Bonnefoy... Il s'agit d'ailleurs d'un aspect sur lequel Baudelaire lui-même avait voulu attirer l'attention, comme semble le prouver au moins la lettre qu'il écrivit à Alphonse de Calonne en novembre 1858: «Les professeurs protestants constateront avec douleur que je suis un catholique incorrigible» (*Correspondance*, t. I, Pléiade, p. 522).
- 2 Aujourd'hui un spécialiste reconnu de Baudelaire aborde à nouveau cette vieille question en s'efforçant de la résoudre, enfin, d'une manière convaincante. Pour ce faire, il s'est proposé de lire avec précision plusieurs poèmes (quasiment tous tirés des *Fleurs du mal*), qu'il tient, plus que d'autres, pour essentiels. «Ce que nous souhaitons offrir – écrit-il – est une lecture aussi précise que possible d'un certain nombre de poèmes ou de poèmes en prose où les motifs religieux sont manifestes même s'ils y sont interprétés d'une façon qui heurte d'une manière parfois frontale l'orthodoxie à laquelle il semblent empruntés» (p. 14). Il faut reconnaître que les commentaires de John E. Jackson, tout en visant évidemment à la question religieuse, ne sont pas dénués d'intérêt en eux-mêmes. Ce qui implique, en cela du moins, que son livre mérite une certaine attention. Qu'il me soit toutefois permis d'avancer à ce sujet quelques remarques ou quelques suggestions, d'autant que Jackson semble bien ignorer totalement ce que j'ai eu l'occasion d'observer à plusieurs reprises à ce propos (voir notamment Baudelaire, «*Les Fleurs du Mal*», *Lecture intégrale*, Genève, Slatkine, 2001). Dans

l'analyse d'«Au Lecteur», il souligne à juste titre le caractère essentiellement catholique de ce texte. Il a cependant négligé d'observer aussi la signification chargée de sens du mot «frère» sur lequel s'achève ce poème. Cela lui aurait permis de compléter et de préciser davantage son interprétation, car il s'agit là, à n'en pas douter, de la «fraternité» proprement chrétienne, celle qui permet à tous les hommes de devenir, dans le Christ, *fils* de Dieu le Père. Aux yeux de Baudelaire, c'est une «fraternité» blâmable, celle-ci s'avérant la cause principale de l'hypocrisie et de l'«Ennui», vu que ses semblables sont des «frères» qui, en réalité, dissimulent une âme aux instincts terribles, nullement «fraternels» (viol, poison, poignard, incendie). Commentant le début d'«Une charogne» (p. 108), Jackson aurait pu aussi noter, étant donné son sujet, que le mot «âme» qui désigne et, comme il dit, «spiritualise» la femme interlocutrice (p. 108) est une âme *catholique*, qui en effet recevra les «derniers sacrements» (confession, eucharistie, extrême onction). Quant à «La servante au grand cœur», il aurait fallu peut-être tenir compte de la nature atrocement sarcastique d'un poème qui s'adresse à une mère (la mère immanente au texte, bien entendu, et non pas la mère biographique) faussement croyante, hypocrite et jalouse.

- 3 D'autre part, on peut se demander pourquoi Jackson, qui s'est tellement concentré, dans son chapitre «Pour conclure», sur «Le Cygne», n'a pas estimé nécessaire de prendre en considération des poèmes riches de sens comme, par exemple, «L'Héautontimoruménos» ou «L'Amour et le crâne». Sans doute en aurait-il pu tirer un profit considérable pour sa thèse.
- 4 La conclusion à laquelle les analyses de ce livre aboutissent est que la «sorcellerie évocatoire» dont parle Baudelaire «n'est pas religieuse», mais qu'«elle est littéraire» et que sa «sacralité est avant tout celle de la poésie» (p. 117). Selon Jackson, il s'agit bel et bien, chez Baudelaire, du «triomphe d'une vraie sacralité du travail poétique» (p. 131). En commentant le sonnet «Le Mauvais moine», il observe en effet que «le catholicisme [...] se voit ici mis au service d'un projet poétique (ou esthétique) qui partage avec lui l'espoir d'une rédemption dont la poésie serait le lieu autant que le truchement» (p. 65). Il faut cependant préciser que cet «espoir» du «Poète» (auteur implicite) se manifeste presque *au début* d'un ouvrage conçu pour avoir, comme le revendiquait Baudelaire lui-même, «un commencement et une fin». Cet espoir de prime abord confié au travail poétique, faiblit peu à peu au cours du livre. Dans «Alchimie de la douleur», le poète s'imagine l'«égal» du stupide roi Midas: si ce dernier, par étourderie, changeait *tout* en or jusqu'aux aliments, le «poète chétif» – comme il se définit lui-même dans «À une mendicante rousse» – subit le même sort, avec cette différence que tout ce qu'il touche ne se transforme pas en or, mais en fer, c'est-à-dire en un texte poétique en vers. Dans «La Béatrice», les poèmes deviennent ensuite de «vieilles rubriques» (vieilles ruses) et, juste à la fin du livre (éd. de 1857) ou presque (éd. de 1861), ils sont carrément refusés en tant qu'idoles. Je me réfère à «La Mort des artistes», un sonnet fondamental que Jackson, curieusement, n'a pas voulu non plus prendre en compte dans son essai consacré à la religion de Baudelaire. Le «travail des mains» et «l'amour des yeux» qui, dans «Le Mauvais moine», constituaient effectivement l'espoir du poète sont ici dégradés et rejetés en tant qu'expression d'un orgueil démesuré, un «infernale désir» qui pousse les artistes à n'adorer précisément qu'une «Idole», c'est-à-dire leur œuvre enfin réalisée au prix d'immenses efforts n'excluant même pas des procédés malhonnêtes et des «complots». Les «artistes» véritables, au contraire, n'ont qu'un choix: se détruire, se marteler la *poitrine* et le *front* pour changer totalement leur propre nature, leur mentalité, c'est-à-dire leurs sentiments (poitrine) et leurs pensées (front).

Il s'agit d'avoir un *cerveau nouveau* (on remarquera, à ce propos, que Baudelaire tenait à ce que son livre, dans sa première ainsi que dans sa seconde édition, se termine précisément par les mots à la rime *nouveau/cerveau*). Ce n'est que cette opération d'auto-destruction des artistes qui permettra l'apparition d'un «soleil nouveau», c'est-à-dire la «Mort», qui seule «fera s'épanouir les fleurs de leur cerveau». Cette destruction du *Je*, qui consent à laisser place à la manifestation de l'*Autre* (de l'«Inconnu»), ne permet-elle pas d'imaginer, en fin de compte, un accès possible à un au-delà du travail littéraire ou artistique, à un au-delà de «mystique nature» que l'on peut même considérer comme foncièrement religieux, une sortie de l'homme vers «CELUI qui est indéfinissable»? En tout état de cause, on sait combien cette désacralisation ou dépréciation baudelairienne de l'art tel qu'il est ordinairement pratiqué par la «risible humanité» («Danse macabre») aboutira bientôt non seulement à l'aventure dramatique de Rimbaud qui, justement, pour reprendre l'expression célèbre de Mallarmé, s'opéra, vivant, de la poésie, mais aussi à une idée - l'art ne mène nulle part - qui servira de base au Surréalisme bretonien.